Une parole pour grandir suivi de Œdipe empêché

Cet ouvrage collectif regroupe une série d'interventions écrites par les accueillants du *Jardin Couvert,* structure inspirée du modèle des Maisons vertes établi par Françoise Dolto, créée à Lyon en 1984. Il s'ouvre sur une série de vignettes cliniques, de retrans-criptions des échanges entre les accueillants et les familles fréquentant les lieux, parfois régulièrement, parfois exceptionnellement. Ils rendent compte de l'ambiance toute particulière que l'on retrouve dans ce lieu singulier. Ces vignettes sont regroupées selon différents thèmes et peignent par petites touches le cadre institué dans ce lieu d'accueil.

Les auteurs mettent d'abord en avant ce qui fonde leur pratique : la parole. L'introduction rappelle en effet que nous sommes des humains, donc des parlêtres. L'accueil se fait donc par le jeu et la parole, conditions pour que s'établisse un transfert sur le lieu du *Jardin Couvert.* Les accueillants accompagnent ainsi l'inscription du tout-petit dans la parole et le langage. L'enfant accueilli est toujours accompagné d'un adulte dont il est dépendant, que ce soit la mère, le père, les grands-parents ou encore la nourrice. Les accueillants inscrivent à son arrivée le prénom de l'enfant, son âge et le lien de parenté qu'il a avec la personne qui l'accompagne. Cet anonymat – que les auteurs nommeront plus loin « préno-nymat » puisque la nomination passe par le prénom de l'enfant – permet d'ouvrir la possibilité d'une rencontre, au-delà de la question du symptôme. Au Jardin Couvert, on ne vient pas consulter l'avis d'un spécialiste ou trouver des conseils, mais plutôt passer un moment partagé. Ce travail de désencombrement est tout à fait prévalent pour les accueillants, qui se décalent des injonctions éducatives et des recettes toutes faites pour permettre le déploiement d'une histoire singulière. Il s'agit de repérer la limite du conseil éducatif pour ne pas adopter une position de savoir qui ne ferait que renforcer les résistances des familles. Le mode d'intervention, appelée « intervention interprétative », caractérise également ce lieu particulier. L'adresse aux enfants et aux touts-petits permet de repérer les questions muettes qu'ils posent à travers le langage de leurs jeux. Il s'agit de porter attention aux troubles, aux tensions et aux questions qui agitent les enfants sans qu'ils puissent en parler, faute de représentation intérieure. Ainsi, à travers ces vignettes cliniques très parlantes, sont abordées les questions de la limite, de la séparation, de la filiation, de la jalousie, de la propreté, des colères, etc. On rencontre des parents en difficulté pour concevoir la limite comme structurante et qui, de peur de traumatiser leurs enfants ou de leur donner le sentiment de moins les aimer, les laissent face à la violence de leurs pulsions. Ces parents posent également la question de la séparation. Elle est abordée, par exemple, par le sevrage – ce moment du passage d'une maman-tétée à une maman qui porte par la voix, la parole, les chansons, et ouvre ainsi vers l'extérieur. Pour donner un dernier exemple, l'histoire familiale et les répétitions transgénérationnelles retiennent également l'attention des accueillants. L'arrivée d'un enfant dans un couple réinterroge ce qui fonde leur alliance et ce qu'ils ont reçu de leurs propres parents. Ainsi, la question fondamentale de la structure du *Jardin Couvert* serait sans doute : qu'est-ce qu'être parent ?

Dans une seconde partie, intitulée *Penser la clinique*, les accueillants du Jardin Couvert engagent une réflexion sur leurs pratiques tout en précisant davantage leur cadre théorique et sa traduction en terme de dispositif. Ils rappellent ainsi leur référence à l'inconscient, observant qu'« un enfant s'élève bien plus à partir de ce que nous sommes, avec notre manière d'être au monde, façonnée par notre histoire personnelle, familiale et générationnelle, qu'avec ce que nous savons ». La parole est ainsi le moyen de remettre en mouvement quelque chose qui s'est figé, et qui fait symptôme. « Quelque chose s'est arrêté de parler (et doit) être écouté comme ce qui cherche à se dire ». Pour

cette raison, les intervenants sont tous appelés « accueillants », quelque soit leur bagage théorique. Cependant, chaque demi-journée d'accueil est encadrée par un psychanalyste. Le transfert est pensé comme un transfert sur le lieu. Celui-ci est assez sécurisant pour permettre aux enfants et aux parents d'explorer de nouveaux modes de relation et d'expérimenter la séparation. L'enfant peut ainsi s'éloigner du corps et de l'attention parentale pour aller à la rencontre des petits rivaux, semblables à eux mais bien distincts. La séparation et la limite transfèrent ainsi le lien du corps et de ses besoins sur la parole. « Là où était la dépendance, la parole vient substituer la possibilité de demander et de désirer. » La fonction de tiers vient séparer la mère de son enfant tout autant que l'enfant de sa mère. Cette fonction tierce est ce qui soulage la mère ou son substitut du trop de pouvoir qu'elle a sur son enfant ou, à l'inverse, ce qui lui permet de supporter son impuissance. Ce tiers peut être incarné par une imago paternelle, le lieu du Jardin Couvert ou encore, et peut-être essentiellement, la parole, c'est-à-dire la loi du désir. Chacun peut être le tiers d'un autre, à condition effectivement qu'il soit présent physiquement mais également psychiquement, y compris en son absence.

C'est dans la troisième partie, intitulée *L'Oedipe empêché*, que Jean-Pierre Lebrun revient sur le concept du tiers à l'aune des transformations sociales et du déclin du patriarcat. Il convoque la clinique de l'incestuel, autrement dit l'inceste platonique et sans passage à l'acte. Bien qu'essentielle dans les premiers mois de la vie du nourrisson, cette pré-occupation maternelle primaire semble s'étendre bien au-delà de la période nécessaire. Cette situation semble d'ailleurs justifiée par les injonctions du discours social. Bien que défendant l'égalité homme-femme, Jean-Pierre Lebrun s'interroge sur les effets de l'effacement de cette dissymétrie.
« Issu d'un corps à corps avec la mère, le petit humain doit consentir à un lieu tiers, la langue, pour organiser les échanges qu'il aura avec ses semblables. » Or l'incestuel exclue le tiers ; il s'agit d'un état dans lequel on ne manque de rien, état incompatible avec ce processus d'humanisation. L'interdit de l'inceste est repéré par Claude Lévi-Strauss comme l'interdit princeps et universel qui marque le passage de la nature à la culture. En effet, le brouillage des places et des relations de parenté découlant de l'inceste ne peut être compatible avec l'organisation de la société.

Comment alors le discours social encourage-t-il cette dimension incestuelle dans laquelle rien ne doit manquer, l'amour maternel étant la promesse de cet inconditionnelle immuabilité ?
Comme le repère Sigmund Freud, ce désir d'inceste est présent chez chaque enfant. Le tout-petit souhaite maintenir cet état de satisfaction complète dans lequel rien ne manque et auquel pourvoit la mère. Le maintien de ce couple fusionnel entrave la construction de l'identité subjective et du corps de l'enfant.
L'auteur repère que le déclin du patriarcat et les avancées techniques et scientifiques autour de la procréation consacrent le pouvoir absolu de la mère. De plus, le discours du capitalisme appelle à la jouissance immédiate.
Comment dès lors fonctionne la promesse œdipienne à laquelle les petits enfants doivent faire face pour grandir, et avoir envie de grandir ? « Quand tout donne à penser qu'introduire une promesse pour plus tard n'a plus de raison d'être face au possible de la satisfaction immédiate, le discours social vient délégitimer ce à quoi un enfant doit faire face pour grandir. »